du texte à longues lignes au texte à deux colonnes, pour des critères de lisibilité. Les recherches d'A. Derolez sur les manuscrits humanistiques italiens sur parchemin témoignent également de la diversité des conclusions que l'on peut tirer d'une étude statistique — notamment des répartitions tout à fait différentes des formats du livre pour des auteurs différents.

L'autre approche, analytique, seule possible pour les périodes anciennes aux effectifs réduits, montre ici sa toujours très grande fécondité. Pour rester en domaine latin, d'ailleurs plus représenté que le grec, signalons par exemple des recherches sur l'utilisation de la double réglure verticale comme moyen de distinguer les différents types de vers des poètes classiques (R. Raffaelli) ; dans la même direction, Cesare Questa examine les manuscrits de quatre poètes classiques pour en déterminer la sémiologie : disposition, colométrie et signes diacritiques (*Il metro e il libro*, p. 337-396). Louis Holtz s'intéresse aux origines de l'édition avec commentaire, en mettant en lumière la naissance d'un processus de fabrication de manuscrits d'auteurs avec commentaire intégré à la page, qui aboutit à l'époque carolingienne (p. 139-168). Oronzo Pecere et Marco Palma, s'appuyant chacun sur un exemple précis, exposent des problèmes de transmission de texte : le premier, à propos d'une édition d'Apulée exécutée à Rome en 395 par C. Crispus Sallustius, étudie la valeur des exemplaires à suscription d'éditeur, qui conservent parfois à travers les copies successives la trace de l'ancienne disposition en rouleaux ; le second met en évidence les retouches et les corrections apportées parallèlement à l'original et à la copie de la traduction des actes du concile de 869-870, reconstitués par Anastase le Bibliothécaire après la perte des originaux.

Pour l'époque humanistique, Silvia Rizzo montre les efforts plus ou moins suivis de réussite des amateurs de beaux livres (Filelfo, Lascaris, Poggio) pour se faire copier des manuscrits des classiques, ou pour écrire eux-mêmes, dans l'écriture qu'ils considéraient comme la plus antique, c'est-à-dire les majuscules (*litterae atticae*), ceci surtout en grec. Enfin Armando Petrucci propose un essai sur les différents types de manuscrits d'auteur qui ont pu nous parvenir ; il voit notamment dans l'exemple offert par les pratiques professionnelles notariales un élément déterminant pour la diffusion de l'habitude de la rédaction personnelle, *manu propria*, chez des auteurs comme Pétrarque.

Abondamment pourvu des reproductions de manuscrits indispensables à la compréhension, le volume est utilement complété par un index des manuscrits.

P. Bourgain.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, livre XXXV, texte établi, traduit et commenté par Jean-Michel Croisille (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1985, 327 pages dont 90 doubles.

Avec ce volume s'achève la publication, dans la Collection des Universités de France, des livres 34 à 36 de l'*Histoire Naturelle* qui sont consacrés,

en tout ou en partie, aux arts plastiques. La qualité de cette série répond à l'attente de ceux, archéologues, historiens de l'art ou des techniques, qui se réfèrent fréquemment à ce corpus unique en son genre : ils disposent désormais d'une édition complète, qui se recommande par la sûreté de son texte, la clarté de sa traduction, l'ampleur de ses commentaires topiques.

Pour le livre 35, qui traite, comme on sait, de la peinture, du modelage, de la poterie, et des matériaux colorants ou plastiques, c'est J.-M. Croisille qui assure seul tout le travail. Auteur d'une importante étude sur la poésie et les arts figurés de Néron aux Flaviens, ce connaisseur du décor pictural hellénistique et romain était tout désigné pour mener à bien une telle entreprise. Selon les normes exigeantes de la Collection, le volume comporte une introduction de 27 pages, un commentaire de plus de 160 pages, quatre appendices et trois *indices* ; c'est dire que ces quelque 90 pages de latin sont analysées avec beaucoup de minutie. Le texte lui-même, fondé sur huit manuscrits, est pourvu d'un apparat critique positif, dont la lecture est facilitée par le regroupement en familles qui évite une dispersion inutile des leçons ; de même, l'auteur a limité avec raison la mention des conjectures modernes, sauf lorsqu'elles présentent quelque intérêt pour l'interprétation d'un passage.

Rien n'est plus difficile, à vrai dire, que d'éditer une compilation de ce genre, si l'on entend en rendre compte, à la fois du point de vue des *realia* et du point de vue des intentions. Outre que la bibliographie sur le moindre des paragraphes s'avère très abondante, on a souvent quelque peine à définir la portée, voire à saisir le sens de ces notices pliniennes, où se mêlent inextricablement les indications techniques, les références historiques, les jugements de valeur, les souvenirs personnels, les traités épigrammatiques, etc. Le mélange des genres brouille les cartes, et ne permet pas toujours de dégager la pensée maîtresse, ou le fil conducteur, de développements entiers. A cela s'ajoutent les aspects souvent déconcertants d'une langue qui oscille entre la sécheresse elliptique et la rhétorique moralisante. Le commentaire ne saurait donc constituer, en pareil cas, une simple annexe érudite : il est inséparable de la traduction elle-même, et contribue à justifier ou à expliquer les partis retenus.

Au fil des analyses ponctuelles, J.-M. Croisille situe souvent avec bonheur les remarques de Pline dans leur contexte historique et culturel, en les enrichissant d'observations pertinentes. Les appendices, respectivement consacrés à la *skiagraphia*, à la « théorie des quatre couleurs », à la *(uia) compendiaria*, et, sous la forme d'un tableau, à la « filiation artistique » des peintres du IVe siècle, esquissent avec maîtrise des synthèses sur des questions épineuses ; en ce qui concerne le troisième, plus particulièrement, l'examen critique des travaux de J.-J. Pollitt, de P. Moreno et de S. Settis se révèle efficace, et débouche sur la revalorisation d'une interprétation souvent oubliée par les spécialistes anglo-saxons, celle de R. Bianchi Bandinelli.

Il faut souligner que l'auteur a reçu une aide appréciable de la part de Agnès Rouveret, dont on connaît les études sur la peinture campanienne et la critique d'art ; bien informée de l'actualité archéologique, elle a su faire

bénéficier J.-M. Croisille de son expérience en un domaine où la documentation ne cesse de s'enrichir ; l'apport de A. Rouveret, à qui l'on doit déjà le commentaire du livre 36, est surtout sensible dans les mises à jour bibliographiques concernant les découvertes récentes, en Grèce ou en Italie, et dans certaines précisions relatives à la technique. Chemin faisant, elle a du reste proposé des solutions à certaines des difficultés du texte ; si J.-M. Croisille ne retient pas toutes ses lectures, il les présente dans son commentaire, ouvrant ainsi utilement le débat (ex. paragraphe 115, n. 2, p. 225, et par. 169, n. 5, p. 273). Nous y reviendrons.

Nombreuses sont les mises au point qui emportent l'adhésion du lecteur. Nous citerons, sans prétendre donner une idée complète de la richesse des commentaires, les notes consacrées à l'art du portrait à Rome (p. 133-134), aux origines de la peinture triomphale (p. 144-145), aux progrès enregistrés dans la connaissance des techniques de la peinture grecque (p. 166), à la délicate question de la « ligne de contour » (p. 186-187), aux grandes écoles de peinture du IVe siècle (p. 193-194), à la composition de l'*atramentum* (p. 208-209), aux procédés de Pausias pour rendre les volumes (p. 232-233), à la *circumlitio* (p. 239-240). Pour tous ces passages, l'auteur tire le meilleur parti, en les corrigeant éventuellement, des exégèses antérieures (celles de Blake et Sellers, toujours utiles ; celles surtout de S. Ferri, souvent stimulantes mais parfois imprudentes), et des acquis nouveaux de la recherche dans les domaines connexes de l'histoire des styles (les analyses de P. Moreno sont remarquablement utilisées), de la compréhension des procédés artisanaux (les travaux sur les stèles de Volo ne sont pas oubliés), de la signification sociale de certaines pratiques romaines (avec un recours aux études de P. Zanker sur la « réception » des portraits), de la connaissance archéologique des contextes archaïques (avec l'exploitation des découvertes de Murlo et d'Acquarossa, par exemple).

La diversité des problèmes qui se posent à chaque ligne entraîne cependant — et c'est presque inévitable — des ruptures de niveau, qui laissent parfois le lecteur perplexe ou insatisfait. Un exemple, parmi d'autres : a la note 2 du paragraphe 52, on se contente de renvoyer à S. Reinach et à Sellers pour les représentations des combats de gladiateurs sur mosaïques ; à la note 4, on se souvient heureusement du livre de G. Ville et des peintures lucano-campaniennes. Dans d'autres cas, plus rares il est vrai, on se demande ce que fait telle référence à l'endroit où elle est invoquée : la note 2 du paragraphe 22 cite un article de F. Coarelli sur l'Athénaion de Syracuse où il n'est guère question de l'objet du débat, à savoir les rapports de Valerius Messala avec la Sicile ; en revanche, il eût été opportun d'utiliser, du même Coarelli, l'article de la *Parola del Passato* de 1977, pour mieux placer, dans ce même passage, la *tabula Valeria* par rapport à la *curia Hostilia* et au siège des tribuns de la plèbe.

J'entends bien que ces problèmes de topographie romaine ne pouvaient être abordés ici que d'une manière allusive ; mais, sans entrer dans trop de détails, l'auteur aurait dû, quelquefois, se poser en termes plus concrets les questions de la localisation et de l'organisation des monuments ou des structures ; il y va de la compréhension du texte lui-même, pour les *imagines*

clipeatae, pour les tableaux d'Apelle et leur situation sur le Forum d'Auguste, pour les *Maeniana* des « vieilles Boutiques », etc. Sur ces différents points, des données bibliographiques efficaces semblent ignorées ou peu exploitées.

Il en va parfois de même pour les références aux œuvres, qui doivent aider à faire voir, à chaque fois que cela est possible, ce que Pline nous dit, en termes parfois très cursifs. Par exemple, on attendrait, à propos de la formule *coepimus et lapide pingere*, la mention d'une pièce comme le léopard de la Salle des animaux du Musée du Vatican, qui répond exactement à la description du compilateur (*Führer durch die öffentlichen Sammlungen klassischer Altertümer in Rom*, 4e édit., Tübingen, 1963, I, nº 112, p. 81). A propos de Studius et des thèmes paysagistes, une allusion plus précise aux peintures de la Villa Albani, une mention du livre fondamental de I. Bragantini et M. De Vos sur la Farnésine, ainsi qu'un rappel explicite de Vitruve VII, 5, 2, n'auraient pas été inutiles ; la référence, assurément bienvenue, à l'article de R. Ling, ne pouvait dispenser d'un détour plus concret par les images et les textes. Quant au développement sur le *paries formaceus* du paragraphe 169, ce pisé en coffrage, que Pline présente comme essentiellement punique (*in Africa Hispaniaque)*, il eût mérité une analyse, à la fois technique et idéologiqe plus détaillée : une meilleure connaissance des observations de F. Rakob sur la question (soit dans *H. I. M.*, 2, Göttingen, 1976, p. 371 et p. 381, soit dans les publications récentes du même auteur sur Carthage) aurait permis de mieux saisir ce que le Naturaliste entendait par là, et de cerner aussi en quoi cette technique, parfaitement comparable dans son principe à l'*opus caementicium* romain, pouvait passer aux yeux de Pline pour primitive ou exotique. De toute façon la construction en briques crues évoquée à la fin du même passage n'est pas vraiment « une répétition » de ce qui a été dit au début ; la traduction a toute chance d'être ici fautive comme le suggère du reste l'adjonction injustifiée d'éléments d'explication ou de correction ignorés par le latin (« et qu'on les édifie *ainsi en espèces* de briques crues »), et A. Rouveret a sans doute raison de vouloir dissocier les deux procédures de la dernière phrase.

Il serait vain d'allonger la liste de ces observations de détail. Convenons qu'elles restent mineures.

En termes plus généraux, on regrettera plutôt l'absence de toute réflexion globale sur le projet plinien, et sur le système axiologique qui organise le catalogue. Ainsi, l'introduction se contente d'un réexamen du problème des sources, largement exploré depuis la fin du XIXe siècle ; quant au commentaire dédié aux paragraphes 5 et 6, qui font le procès des Épicuriens et les chargent d'une lourde responsabilité dans la dégradation de l'art du portrait, il demeure purement explicatif, et ne cherche pas à saisir vraiment les raisons profondes d'une polémique moins banale qu'il n'y paraît.

Mais de telles remarques n'altèrent pas la valeur de ce travail extrêmement sérieux. Il fournit d'un texte capital une analyse fouillée et rendra, nul ne saurait en douter, de grands services à la communauté scientifique.

Pierre Gros.

Collection Teubner.

Claudii CLAVDIANI, *Carmina*, ed. J. B. HALL (Bibliotheca Teubneriana) : Leipzig, Teubner, 1985, XXVIII et 454 pages.

Après avoir publié à Cambridge en 1969 une édition du *Rapt de Proserpine*, J. B. HALL signe dans la collection Teubner une édition complète des poèmes latins et grecs de Claudien. Pendant plusieurs dizaines d'années, il a étudié 242 manuscrits, sans compter les *Excerpta*, et personne avant lui n'avait pris en compte la totalité des manuscrits de Claudien conservés. Il s'agit donc d'une contribution exceptionnelle à l'établissement du texte de Claudien. Toutefois, telle qu'elle est — et je sais que son auteur l'aurait souhaitée autre —, cette nouvelle édition Teubner n'est pas pleinement satisfaisante.

L'introduction passe beaucoup trop rapidement sur l'histoire de la tradition manuscrite : elle renvoie pour de plus amples détails à un volume de 282 pages (*Prolegomena to Claudian*, Suppl. 45 au *B. I. C. S.*, 1986 — et non 1985), dont l'auteur m'a aimablement adressé un exemplaire. Mais, avec la seule édition Teubner, le lecteur ne pourra pas discuter la valeur de telle leçon ; il aura du mal à tirer parti d'un apparat critique tantôt positif, tantôt négatif, le plus souvent « semipositif ». Par exemple, comment comprendre l'apparat de c. min. 30, 99 ainsi rédigé : « in sua *uulgo* »?

Je regrette aussi que l'auteur ait volontairement renoncé à indiquer les textes parallèles. Contrairement à ce qui est écrit dans la préface, la tradition indirecte peut, dans certains cas particuliers, apporter un témoignage intéressant. Ainsi en *c. min.* 30, 8 (*Fons Aganippea Permessius educat unda*) la leçon *Permessius*, attestée seulement par R et les *Excerpta Gyraldina* (mais non les *Exc. Flor.*), est confirmée par une imitation de Rusticius Helpidius (*Benef.* 41) : (*artes*) *quas* Aganippeae Permessius *accola lymphae.*

Sur le fond, HALL a raison de considérer que, la tradition manuscrite de Claudien étant fortement contaminée, on ne peut établir un *stemma* à partir de fautes communes. Pour les *Carmina maiora* et *minora*, les manuscrits sont classés d'après l'ordre dans lequel ils disposent les poèmes. HALL suppose avec vraisemblance que ces différentes *series* remontent à des éditions anciennes (antiques plutôt que médiévales) ; aussi a-t-il retenu dans ses principaux manuscrits au moins un témoin de chaque *series*. Globalement, son choix me semble judicieux et je suis d'accord avec lui sur l'importance du *Brux.* 5381 et du *Vat. lat.* 2809.

Pour le *Rapt*, HALL a repris le classement de son édition de 1969, fondé uniquement sur la présence de certaines lacunes. Ce principe me paraît bon, mais seules ses deux premières classes méritent d'être ainsi désignées : sa troisième serait plutôt une « non-classe », regroupant pêle-mêle les mss étrangers aux deux premières, alors que plusieurs mss présentant les mêmes lacunes que Z (parfois comblées postérieurement) mériteraient, et eux seuls, de constituer une troisième classe. Ici aussi le choix des mss retenus est, globalement, judicieux ; mais HALL aurait pu retenir en outre F 3.

Pour le *Panégyrique de Probinus et Olybrius*, HALL cite dans son apparat

les douze mss anciens et signale à juste titre dans ses *Prolegomena* que n 1, q, R 26 sont étroitement liés. Peut-être, pour cette tradition manuscrite indépendante, aurait-il pu pousser l'analyse un peu plus loin.

Étant donné l'état de contamination de la tradition manuscrite, HALL en revient, et il a raison, à la méthode éclectique d'HEINSIUS. Mais je ne suis pas d'accord avec lui sur la qualité des leçons originales transmises par l'*Isengriniana* (édition de Bâle, 1534) et on comprendra aisément que, la méthode éclectique comportant une grande part de subjectivité, je sois souvent en désaccord avec HALL sur le choix de la « bonne » leçon : par exemple, pour les douze vers de *pr. Rapt.* 1 et les dix-neuf premiers vers de *Rapt.* 1, le texte de l'édition que je prépare pour la collection des Belles-Lettres s'écarte dix fois de celui de HALL. A mon avis, HALL ne tient pas suffisamment compte de l'accord d'un très grand nombre de mss, et il a tendance à considérer trop vite comme corrompu le texte transmis par les mss.

Dans son apparat, HALL rectifie des erreurs de Th. BIRT. Mais son propre apparat ne donne pas toutes les leçons des mss principaux retenus (alors qu'il introduit parfois des conjectures sans intérêt) : dans certains cas, c'est très regrettable, ainsi en *Rapt.* 1, 202 où la leçon fautive de Z *templumque colendum* n'est pas sans rapport avec la lacune des v. 203-213 que ce ms. partage avec quelques autres. Par ailleurs cet apparat comporte lui aussi des erreurs : par exemple, en *Rapt.* 1, 12 *flammea*, présenté comme une conjecture de BARTHOLINUS, est donné par F 2 ; en *Rapt.* 1, 120 F 3 a *stigiosne* (et non *stygiosue*)... Enfin, on relève entre l'édition Teubner 1985 et les *Prolegomena* de 1986 des modifications dans la datation des mss (par ex. : Z, XIII^{e} et non XII^{e} ; J 10, XV^{e} et non XII^{e}...).

Ces réserves ou désaccords n'enlèvent rien à l'intérêt d'une édition qui rendra d'immenses services, mais surtout aux spécialistes de Claudien. Dans ses *Prolegomena*, HALL annonce la publication prochaine d'un commentaire textuel de Claudien : je ne doute pas que notre savant collègue puisse ainsi faire mieux profiter la communauté scientifique de sa connaissance exceptionnelle des manuscrits de Claudien.

Jean-Louis CHARLET.

J. B. HALL, *Prolegomena to Claudian* (Institute of Classical Studies, Bulletin Supplement 45) : University of London, 1986, XI et 282 pages, 15 planches.

Ce volume, tirage offset d'un exemplaire dactylographié, tient lieu de préface à l'édition de Claudien que J. B. HALL vient de publier dans la collection Teubner (Leipzig, 1985), et dont nous rendons compte dans ce même volume.

Après avoir expliqué que l'édition Teubner ne correspond pas à ce qu'il aurait voulu, l'auteur donne une liste complète des manuscrits de Claudien (p. 1-52). Dans la datation, on relève quelques discordances avec l'édition Teubner, et même quelques contradictions dans le même volume (ainsi K 3 est daté de 1473 à la p. 14, et de 1463 à la p. 41) ; mais ce catalogue, aussi complet que possible, rendra d'éminents services.

Dans une longue étude sur la tradition manuscrite (p. 53-147), HALL

doute, à juste titre, de l'existence d'un archétype pour les *Carmina maiora* et *minora* en tant que collections de poèmes. Renonçant aux stemmas proposés par L. JEEP, Th. BIRT ou E. M. OLECHOWSKA, il suppose avec vraisemblance que les différentes classes de manuscrits, définies par l'ordre de présentation des poèmes, sont issues d'un certain nombre d'éditions antiques, plus ou moins indépendantes, d'un « matériel flottant », c'est-à-dire les divers poèmes de Claudien qui ont circulé isolément du vivant de l'auteur. Comme tous les manuscrits conservés sont contaminés, la méthode éclectique s'impose. Mais, dans le détail, on peut être souvent en désaccord avec HALL sur le choix de la bonne leçon (p. 73-84) et, dans ces conditions, il est difficile d'établir avec certitude quels sont les meilleurs manuscrits, même si, de toute évidence, le *Vaticanus latinus* 2809 et le *Bruxellensis* 5381, les deux plus anciens témoins des *Carmina maiora*, sont de très bons manuscrits. Les accords de fautes, omissions et dislocations de vers permettent d'apparenter certains manuscrits, mais on peut rarement établir des filiations certaines, car il manque souvent des maillons intermédiaires, et tous les manuscrits sont contaminés (p. 85-108). A l'étude de la triple tradition des *Maiora*, du *Panégyrique d'Olybrius et Probinus* (p. 109-111) et des *Minora* (p. 112-120) s'ajoute un examen des *Excerpta Florentina* et *Gyraldina* (p. 121-129), ainsi que des sources manuscrites des premières éditions (p. 130-139) : à Vicenza (1482), Parme (1493) et Bâle (*Isengriniana*, 1534 : sur la valeur exceptionnelle qu'HALL accorde à cette édition, j'ai déjà exprimé des réserves). L'auteur traite aussi des manuscrits des poèmes grecs et de l'*Appendix* (p. 142-147) ; mais, pour le *Rapt de Proserpine*, il se contente de renvoyer à son édition de Cambridge (1969).

Un appendice critique vient compléter l'édition Teubner : liste d'*errata* plus complète que celle insérée dans l'édition (p. 152) ; choix de leçons données par l'édition de Parme (1493) et par divers manuscrits, dont trois ont été examinés sur microfilms depuis la parution de l'édition Teubner (p. 153-206) ; et liste d'*orthographica* (p. 207-278). Quinze planches de reproductions de manuscrits illustrent l'ouvrage.

Nous ne pouvons discuter ici en détail toutes les positions d'un livre aussi riche, indispensable pour comprendre et utiliser l'édition Teubner. Mais, même si elle doit susciter certaines réserves, cette étude marque un progrès considérable dans la connaissance de la tradition manuscrite de Claudien et, en attendant le commentaire textuel annoncé, elle rendra d'immenses services à ceux qui, comme moi, travaillent à une édition de Claudien.

Jean-Louis CHARLET.

LUXURIUS, *Text, Untersuchungen, Kommentar*, von Heinz HAPP (Sammlung wissenschaftlicher Kommentare) ; I, Text und Untersuchungen, XXXIV-468 pages ; II, Kommentar zu AL 37, 18, 203, 287-375 RIESE, 447 pages : Stuttgart, Teubner, 1986.

La collection des *Épigrammes* de Luxurius (dont l'éditeur pense avoir restitué le nom authentique, au lieu du traditionnel Luxorius) représente la plus tardive des collections d'épigrammes latines dans la tradition purement

antique — même si un seul poème met en scène un diacre, c'est seulement pour l'accuser de caresser de trop près la bouteille. Ces quelque sept cents vers, tantôt fort crus, tantôt subtils, tantôt les deux à la fois, constituent, un document unique en son genre, sur la vie sociale, l'état de la langue littéraire, l'esthétique poétique, dans l'Afrique vandale du premier tiers du VI^e siècle.

C'est à cette œuvre souvent difficile, au texte encore insuffisamment bien établi et compris, que H. Happ a consacré il y a déjà un tiers de siècle une *Dissertation* qui est un monument d'érudition. Devant l'ampleur de cet ouvrage, on comprend que l'auteur ait dû attendre l'an passé pour en obtenir enfin la publication. En dépit du développement récent des études sur la poésie latine la plus tardive, on doit convenir avec l'auteur, qui s'en explique de manière détaillée et convaincante en sa préface, que son travail puisse être publié avec quelques compléments, mais pratiquement sans grandes modifications. Le livre ne s'ouvre pas moins par une courte mise à jour bibliographique qui justifie la décision précédente.

Suit, dans une typographie exemplaire, d'une très agréable présentation, l'édition proprement dite des *Luxuri carmina*, en soixante-dix pages, avec un double apparat : d'abord celui des données des témoins manuscrits, qui inclut aussi, avec des références sobres et claires, toutes les conjectures qui ont paru intéressantes à l'éditeur, les autres leçons et conjectures se trouvant reléguées dans un second apparat — d'ailleurs peu chargé, même s'il se propose d'être complet. Quoi que l'on puisse penser du critère de cette répartition, l'ensemble s'avère généralement clair et maniable (malgré certaines unités coupées entre les deux apparats). Chaque double apparat figure, bien aéré, sous une pièce donnée ; et il s'agit, dans l'ensemble, de courts poèmes. La correction de cette édition est soignée (dans la pièce 300, lire *aues* au v. 2 et *numquam* au v. 5 ; *nunc* en 315,2 ; *cuncta* en 324,2).

Les *Recherches* qui occupent le reste du tome premier constituent une sorte d'introduction développée de l'édition. Elles rassemblent avec prudence ce que l'on peut savoir de ce *uir spectabilis* — peut-être honoraire, sans avoir exercé des fonctions publiques —, presque certainement grammairien ou rhéteur, ami des princes et des grands, dans un royaume vandale devenu libéral et romanisé. Après de courtes études d'ensemble sur « le contenu et la forme des poèmes », puis de « la position littéraire » de Luxurius par rapport à la tradition du genre (celle-ci est purement romaine et inspirée sans servilité de l'exemple de Martial plus que démarquée de telles de ses pièces), l'auteur montre — peut-être un peu rapidement, et sans une attention suffisante à l'histoire de la société et des mœurs — la valeur de ces poèmes comme « source historique ».

Puis on passe à la chronologie de la composition des pièces au début du VI^e siècle, et à celle de leur recueil, sans doute à placer dans les années 533-534, lors de la reconquête byzantine, mais juste au lendemain de cet événement. Suit un clair exposé des problèmes complexes posés par l'*Anthologia Salmasiana* ou *Anthologia latina* (d'où le sigle AL dans le titre du tome 2), et plus particulièrement par la collection des pièces de Luxurius qui s'y trouve

insérée. L'auteur n'a pas l'intention de modifier beaucoup l'excellente édition de RIESE, même si le détail des apparats et du commentaire montre avec quel soin il a repris l'exégèse et jeté les bases d'un établissement (ou d'un maintien) de nombreux passages obscurs ou encore *desperati*. Une longue démonstration plaide avec un imposant dossier le changement du nom de l'auteur, de *Luxorius* en *Luxurius* ; puis l'éditeur se montre enclin à accepter l'hypothèse selon laquelle il faudrait identifier avec celui-ci l'auteur des fragments épars conservés sous le nom de *Lisorius* (il reproduit, sur ce point, un article paru sous sa signature dans la revue *ALMA*, en 1962). Une étude de quatre-vingts pages est ensuite consacrée à une analyse minutieuse de la métrique et de la prosodie de Luxurius, avec le sous-titre d'*Index metricus et prosodiacus* ; on y peut seulement regretter l'absence d'un tableau initial qui aurait donné, en face des numéros des diverses pièces du poète, les mètres dans lesquels ils ont été respectivement composés. Ce premier tome se termine par plusieurs index développés, qui seront également de la plus grande utilité : une série de notices abondantes sur les noms propres cités dans les poèmes, présentées selon l'ordre alphabétique de ces noms ; une liste des principaux travaux modernes cités dans les deux tomes, classés selon l'ordre alphabétique de leurs abréviations ; enfin, un *index nominum et uerborum*, et un index méthodique qui embrasse l'ensemble des recherches et du commentaire.

Ce commentaire est suivi, pièce par pièce, vers par vers et souvent mot à mot. Sa richesse un peu écrasante se trouve ainsi ventilée au long de toute l'œuvre : l'auteur n'a pas voulu faire l'économie de très nombreuses citations latines — que ne distinguent malheureusement pas de leur contexte des guillemets ou des italiques. Son dessein était de rassembler les matériaux à partir desquels on pût tenter de comprendre le texte, et, souvent, de l'éditer. On pourrait dire, en ce sens, que son édition est « méthodiquement provisoire », et qu'elle attend la décantation de tous ces matériaux pour prendre des décisions qui sont souvent entrevues avec justesse, mais qui demeurent fréquemment à l'état d'hypothèses. On y aurait évidemment vu plus clair, si l'éditeur avait pris le temps de nous donner, face aux pages de son édition, celles d'une traduction, même provisoire, alors que celle-ci est actuellement partielle et dispersée à travers le commentaire. Mais on comprend qu'il ait jugé cette traduction prématurée, dans la mesure où il se dit lui-même incertain sur bien des points obscurs et délicats ; car cette poésie, souvent hermétique au sens moderne du mot, est encore compliquée par des mots, des valeurs d'emploi, des tours, qui ressortissent à la langue tardive, et même à la langue parlée.

Les discussions de critique textuelle sont méticuleuses et aboutissent presque toujours à des solutions de bon sens, parfois présentées en fin de développement et laissées trop timidement à l'état d'hypothèses ; ainsi pour la leçon *incapies* du meilleur manuscrit, en 316,7 : pourquoi avoir joué la difficulté en proposant la correction, si l'on ose dire apparemment moins *difficilior*, actuellement éditée : *incanies*? Elle est en fait plus osée que la simple récomposition d'*in-capio*. Le plus souvent, les leçons de ce bon ma-

nuscrit *A* sont défendues à juste titre avec beaucoup de vraisemblance, par des discussions serrées avec les corrections des éditeurs et correcteurs antérieurs. Les études lexicales ne sont pas moins pertinentes ; mais l'ancien attaché de recherche au *Thesaurus* n'a-t-il pas souvent succombé à la tentation des « dénombrements entiers », au risque de lasser le lecteur par des fragments d'articles de dictionnaire? N'en citons qu'un cas extrême. Pour montrer la connotation souvent péjorative de *triuium* — qui n'a rien d'exceptionnel en latin —, le commentateur annonce « quelques passages », avant de nous asséner dix-sept exemples soigneusement cités : était-ce indispensable — surtout à propos d'un titre (qui n'est même pas de Luxurius), et dans un contexte limpide? Une observation analogue pourrait être faite sur bien des valeurs d'emplois dites « naturelles », et qu'il n'était pas nécessaire de commenter. On regrette aussi que la conception trop plantureuse du lexique des noms propres présenté au tome 1 oblige à des va-et-vient par « références croisées » à partir du tome 2.

Si la mise en pages littéraire des thèmes et des genres est présentée pour chaque pièce de manière satisfaisante et suggestive, mais un peu dispersée, on peut penser que, chez un poète dans les pièces duquel l'éditeur reconnaît volontiers l'importance des descriptions d'œuvres d'art, l'aspect iconographique du commentaire n'a pas toujours été assez poussé. Je n'en citerai qu'un exemple, où il semble qu'une mosaïque vienne au secours de la défense d'une leçon authentique, apparemment difficile. C'est le cas des *structa cubilia* de 304,9 : l'éditeur laisse subsister la lecture effectivement indéfendable du ms. *A*, soit *structa ciuilia*, tandis que le commentateur entrevoit la juste solution *structa cubilia* et parle de « lieux de repos en plein air ». Il aurait pu ajouter « à l'usage des chasseurs » (ce qui le cas dans le contexte du poème), et renvoyer à la parfaite illustration de la scène que procure la mosaïque du repos des chasseurs, dans la villa sicilienne de Piazza Armerina.

Bref, ce monument en l'honneur de Luxurius en est bien un, mais la visite en est moins commode que la consultation. Le commentaire aurait pu être soumis sans dommage à une cure d'amaigrissement, et la présentation matérielle être aussi élégamment aérée que l'édition proprement dite. La curieuse composition du tome 1 manifeste chez l'auteur un goût certain pour les labeurs encyclopédiques et les collections de notices, ce qui ne serait pas un défaut si l'ensemble ne se présentait comme une édition commentée. On sera heureux de la consulter, mais moins de la lire d'un trait. Et l'on peut penser que, « trente ans après », une certaine décantation de cet *opus ingens* aurait été aisée et bienvenue.

Jacques FONTAINE.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis.

P. VERGILI MARONIS *Aeneidos liber sextus* with a commentary by R. G. AUSTIN : Oxford, Clarendon Press, paper back 1986, VI et 303 pages.

Cette édition brochée du Chant VI de l'*Énéide* publié et commenté par R. G. AUSTIN prend le relais de l'édition première reliée parue en 1977. Les mérites du commentaire si riche de finesse et de précision en son petit

nombre de pages, et si remarquable par sa justesse dans l'appréciation critique des hypothèses érudites, par sa prudence critique dans l'analyse des exégèses hardies qui tiennent à dissiper tout mystère et mettent parfois ainsi en fuite la poésie, ont été déjà énumérés par les recenseurs. On se reportera en particulier au compte rendu de R. Lesueur dans la *R. É. L.*, 55, 1977, p. 461-462. Les apports de la bibliographie virgilienne en ces dix dernières années n'ont pas vieilli ce petit livre, mais on ne pourra pas ne pas tenir compte de l'article de J. Perret sur *L'ordre de succession des vers dans Énéide, 6, 602-620* (*R. Ph.*, 58, 1984, p. 19-33). Indispensable à tout lecteur de Virgile, le commentaire de R. G. Austin, en plus de ces mérites de guide à la fois pénétrant et qui se veut modeste face aux mystères virgiliens du chant VI de l'*Énéide*, a l'avantage d'être aisé à consulter, rappelons-le, grâce à son *index nominum*, son *index uerborum* et son *index rerum*.

Antoinette Novara.

Ovid, *Metamorphoses*, translated by A. D. Melville with an Introduction and Notes by E. J. Kenney : Oxford University Press, 1986, xxxvii et 480 pages.

Dès le temps où il était étudiant à Cambridge, A. D. Melville était un admirateur fervent d'Ovide ; après une longue carrière de « solicitor » à Londres, il est revenu à son cher poète et il offre à ses compatriotes une traduction nouvelle : « I have lived with Ovid in the *Metamorphoses* for a number of happy years ; it is my hope that my readers will share my happiness ». Le texte latin est celui de F. J. Miller, revu par G. P. Goold (coll. Loeb, 1977-1984) — à quelques exceptions près ; mais il n'accompagne pas la traduction. La bibliographie (sommaire) est de langue anglaise, à l'exception du Commentaire de F. Bömer. J. Kenney, éditeur des *Amores*, de l'*Ars amatoria* et des *Remedia amoris* (Oxford Class. Texts, 1961) a rédigé quelques pages d'Introduction et des Notes, nécessairement sommaires, destinées à l' « honnête homme » de langue anglaise. C'est évidemment à ce lecteur cultivé qu'il appartiendra d'apprécier une traduction qui, amoureusement travaillée, s'efforce de reproduire « the grace and fluency of Ovid's style, with the subtle addition, for occasional special effect, of rhyming couplets to the traditional blank verse form. »

Henri Le Bonniec.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum.

Basili *regula a Rufino latine uersa* quam edendam curauit Klaus Zelzer (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. LXXXVI) : Vienne, Hoelder-Pichler-Tempsky, 1986, xxxii-330 pages (dont trois index : scripturaire, *nominum*, *uerborum*).

Après la *Règle* bénédictine éditée par Hanslik en 1972, et celle d'Eugippius par A. de Vogüé et F. Villegas en 1976, le Corpus de Vienne s'accroît d'un troisième texte monastique ancien : la traduction latine du *Petit Ascéticon* de Basile de Césarée, d'autant plus importante que l'original grec est

perdu, et qu'il ne subsiste par ailleurs qu'une traduction arménienne. Ce texte, capital dans la triade des *Règles* de saint Basile, tant par son contenu et sa date que par son influence considérable sur l'Occident monastique, même après la diffusion généralisée de la *Règle* de saint Benoît (qui en recommande la lecture), n'avait à ce jour aucune édition critique. Car on ne peut donner ce nom à celle que L. Holstein avait publiée à Rome en 1661 et Paris en 1663, et que reproduit encore le t. 103 de la *Patrologie latine* de Migne.

La traduction établie par Rufin en 396 à son retour d'Orient en Italie, où commande lui en fut passée par l'abbé Ursace du monastère de Pinetum, a pourtant été assez répandue pour posséder encore une tradition manuscrite relativement ancienne : deux et peut-être trois témoins du VI^e^ siècle, deux du VII^e^ et plusieurs autres des VIII^e^ et IX^e^. K. Zelzer donne de courtes et claires notices des quatorze témoins qu'il a sélectionnés pour établir son texte, notablement différent de celui de Holstein, dont il a bien fait de noter dans son apparat toutes les variantes refusées. Au-delà du texte déjà modifié, sans doute à Lérins, que représentent en particulier les trois témoins d'origine germanique *GLW*, l'éditeur préfère, partout où la chose semble possible, le témoignage du groupe *CES*, remontant à une tradition italique plus pure. Il a donné un conspectus clair de ses mss et de ses abréviations ; on peut seulement regretter qu'il n'ait pas conservé en entier le nom de Holstein, car l'abréviation *Hol.* tend à se confondre fâcheusement avec un sigle de ms. suivi d'une abréviation (ainsi, p. ex. *Jac.* = manuscrit *J ante correctionem*). Rares sont les points sur lesquels je ne suivrai pas l'auteur.

Dans la préface, je lirais avec Simonetti (qui l'a éditée avec les autres œuvres de Rufin dans le *CC*, sans la présente traduction) « Pineti clarum nomen saeculum dedit » (et non *saeculo* de la tradition, ici placé entre *cruces*). En 3,19, je proposerais de lire « pro*gre*ditur » (au lieu de laisser entre croix *proditur*. En 49,2, je reporterais la première croix avant *atque*, car tout le début de la phrase me paraît faire sens (au moins partiel). Le chap. 78 repose sur une comparaison entre l'attitude envers un prince et l'attitude envers Dieu (de même qu'au chap. 108). Dès lors, il ne me semble pas que le sens du premier paragraphe de la « réponse » pose un problème de sens, à condition de lire, comme la première main de *J*, « si nec possibile » en tête de phrase. On obtient en effet un texte cohérent, que l'on pourrait traduire ainsi : « S'il n'est pas possible même à un soldat de se mettre en colère sous les yeux de son prince, eh bien l'affirmation en question (= impossible pour un homme de ne pas se mettre en colère) n'aura pas vraiment de raison d'être. Car dès lors que l'aspect d'un homme — qui apparaît sous la même forme humaine à un autre homme en raison de leur commune nature —, alors que sa seule supériorité est celle de sa dignité n'en suspend pas moins une passion, combien cela est-il encore plus vrai de Dieu, dont la présence à notre cœur et l'intuition qu'il a de toutes nos émotions est pour nous une certitude ». Il ne semble pas, dès lors, que toute la phrase que nous venons de traduire en dernier doive être placée entre croix. Comme en bien d'autres cas, ces réponses à des questions gardent la liberté d'improvisation parlée qui donne le

sentiment d'avoir à faire à des tachygraphies partielles de conférences monastiques entre Basile et ses moines. Ce n'est d'ailleurs pas le moindre charme de ces 203 questions et réponses (souvent courtes) dont la collection se présente ainsi sous forme de « catéchisme » de la casuistique monastique et de certaines difficultés suscitées par la lecture du Nouveau Testament. En ce sens, nous avons affaire à un genre en quelque sorte intermédiaire entre les *Aphorismes* de Pères du désert et une *Règle* proprement dite. Encore deux remarques critiques : je trouve inintelligible le chap. 148, si l'on n'athétise pas la négation de la réponse, en lisant : *Qui se ipsum* [*non*] *reprehendit* ; enfin, je préférerais le singulier *primatum* en 193,1.

Tout cela fait bien peu de chose sur plus de 200 pages d'un texte remarquablement présenté à partir d'une saisie directe par l'éditeur, qui est une « première » dans le vénérable *CSEL* : exemple à suivre, car il est très « performant », comme on dit maintenant. La perfection du résultat, tant dans sa correction irréprochable que dans l'agrément de sa présentation, devrait donner à penser aux plus réticents envers une technique qui sauvera nos éditions, et laissera aux éditeurs l'entière responsabilité de leur texte définitif. C'est donc, pour finir, quelques querelles de ponctuation que je ferai à l'ami Zelzer. Je le trouve un peu avare en ponctuations intermédiaires, et en particulier en virgules : d'où une perception moins aisée des structures syntaxiques. C'est en particulier le cas entre subordonnée et principale, ou entre un fait et sa cause (on attendrait alors deux points). Mais en matière de ponctuation, il en est, d'une langue à l'autre, comme des goûts et des couleurs. Vérité sur la Seine, erreur sur le Danube? Il n'empêche que je continue de plaider pour la logique, et pour les commodités que lui apporte une ponctuation un peu plus explicite.

Jacques Fontaine.

Auteurs latins du Moyen Age.

Isidore de Séville, *De ortu et obitu Patrum. Vida y muerte de los santos.* Introduction, édition critique et traduction par César Chaparro Gomez (Auteurs latins du Moyen Age) : Paris, Belles Lettres, 1985, 233 pages.

Dans le cadre de la collection *ALMA*, qui publie des textes médiévaux nouvellement édités avec une introduction, une traduction et des notes dans l'une des langues internationales, C. Chaparro vient de nous procurer une excellente édition du *De ortu et obitu Patrum* d'Isidore de Séville. Cette œuvre se présente comme une suite de notices biographiques concernant les principaux personnages de la Bible. Elle n'avait pas bénéficié d'une édition critique moderne. L'Introduction d'une centaine de pages pose de façon claire les principaux problèmes posés par le texte. Le plus important est celui de l'authenticité de toutes les notices, si l'attribution globale à Isidore ne fait pas de doute. En effet, dans l'état actuel de la tradition manuscrite, certaines notices concernant les prophètes mineurs sont absentes de la majorité des témoins et il peut sembler étonnant qu'Isidore les ait ignorés. D'autre part, la notice consacrée à saint Jacques, fils de Zébédée, fait mention de sa prédication en Espagne, tandis que parallèlement Philippe se voit

attribuer l'évangélisation de la Gaule. Or ces affirmations, qui auraient donné à ces deux Églises un caractère « apostolique », ne se retrouvent ni ailleurs chez Isidore, ni chez ses disciples. Au terme d'une discussion très bien argumentée qui utilise la comparaison avec les autres œuvres d'Isidore, l'utilisation des sources, l'incohérence du texte actuel, les considérations stylistiques, l'auteur nous fait partager sa conviction concernant le caractère postérieur à Isidore, mais antérieur à la division en familles, des indications concernant Jacques et Philippe, puis ultérieurement, dans certains témoins, l'addition des notices concernant les prophètes mineurs, qui manquaient dans le texte initial.

La description des manuscrits est faite selon un ordre dont la logique m'a échappé, mais elle donne l'essentiel, en particulier pour le problème des corpus isidoriens. On peut peut-être regretter que le recours à l'obligeante compétence du professeur Bischoff n'ait pas permis de préciser la localisation des écritures du IX^e^ siècle. Les éditeurs d'Isidore savent la difficulté d'établir un *stemma* des témoins, tant s'opposent les critères tirés des accidents massifs et ceux qui viennent des variantes de détail. C'est sur ces derniers critères que l'auteur fait reposer le sien et on le suit très bien dans sa classification. Néanmoins on peut se demander si le rattachement des manuscrits *H* et *I*, qui possèdent l'addition sur les prophètes mineurs, à la famille Γ se justifie alors que tous les autres témoins qui possèdent ces additions se trouvent dans la famille Δ, et que ses liens avec Γ semblent moins nombreux qu'avec le manuscrit *A* qui appartient à Δ sans posséder les dites additions. Il est vrai qu'il s'agit de manuscrits du IX^e^, véritables éditions de texte difficilement classables. Le texte est établi sur 25 manuscrits qui vont du VIII^e^ au XIII^e^ siècle sur 60 manuscrits connus. Peut-être aurait-on pu en éliminer quelques-uns encore, l'abondance nuisant un peu à la lisibilité de l'apparat critique sans grand intérêt pour l'établissement du texte. Tous les cas où celui-ci posait un problème ont été clairement justifiés en note. On pourrait parfois mettre en cause une certaine croyance en l'infaillibilité d'Isidore qui pousse l'auteur à choisir parfois des témoins très minoritaires, comme pour l'âge d'Énoch ou de Jacob en 3 et 8,2 ou pour la forme *Constantini* au lieu de *Constantii* en 6,4 : Isidore a pu se tromper en lisant mal sa source. Pourquoi ne pas garder l'orthographe bien connue *protoplaustum* au lieu de *protoplastum* en 1, 1 (et peut-être en 3?), malgré l'étymologie correcte de *etym.*, 19,15? je retrouve cette forme dans les *sententiae* 3,5,16 et 22, avec une diffusion manuscrite très différente. De même, en 1,2, pourquoi ne pas garder la leçon *labori mortisque subactam* où l'association du génitif et du datif me semble annoncer des accords comme *materiae* en 1,6,3 et 1,27,11? Si nous voulons un jour connaître un peu mieux la langue réelle d'Isidore, il vaut mieux ne pas occulter des faits de langue attestés par les meilleurs témoins, avant les corrections subies à l'époque carolingienne.

Mais ce sont là de légères divergences d'appréciation dans un domaine où l'éditeur a droit à une certaine liberté, à condition de justifier clairement ses choix, ce qui est fait ici. Il faut souligner pour finir la qualité des notes

qui, de façon aussi succincte que précise, donnent les sources repérées et le minimum d'explications attendues.

Pierre CAZIER.

Éditions diverses.

T. Maccius PLAUTUS, *Persa*, Einleitung, Text und Kommentar von Erich WOYTEK (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Sitzungsberichte, 385. Band) : Vienne, Verlag der österreichischen Ak. der Wiss., 1982, 466 pages.

WILAMOWITZ avait observé que, dans le *Persa*, la fiction d'une guerre menée par le roi des Perses en Arabie plaçait obligatoirement — comme y invitaient aussi d'autres indices — l'original grec avant la destruction de l'Empire Perse par Alexandre. Au prix de beaucoup de sophismes, G. L. MÜLLER, *Das Original des plautinischen Persa*, Francfort, 1957, avait prétendu échapper à cette conclusion et placer l'original du *Persa* beaucoup plus tard. E. WOYTEK s'engage dans la même voie : selon lui, la pièce grecque aurait été composée après 229 par un contemporain de Plaute, sans doute Damophile, également auteur du modèle de l'*Asinaria*. La composition de la pièce et ses personnages supposeraient un auteur possédant bien les techniques de la Νέα, mais en quête de renouvellement, donc postérieur à Ménandre. Les caractéristiques communes au *Persa* et à l'*Asinaria*, qui les opposent aux autres pièces plautiniennes et surtout à celles qui ont un modèle ménandréen, font postuler un même auteur : argent détourné provenant de la vente ou de l'achat d'animaux (avec plaisanteries forcément grecques sur les monnaies à effigies animales), refus de la sentimentalité, homosexualité des esclaves, dureté des rapports humains. L'évocation de la prospérité d'Athènes et de ses murs puissants repousserait la date après 229, quand les Athéniens ont chassé les Macédoniens et recouvré leur indépendance. Chaque argument nécessiterait une discussion sans toutefois la mériter. Sauf pour Ménandre, les restes trop fragmentaires de la Νέα et de la Μέση ne permettent pas de dessiner une évolution dans les modes de composition et l'originalité par rapport à Ménandre peut situer aussi bien en deçà qu'au-delà de lui. Je ne nie pas les analogies que le *Persa* présente avec l'*Asinaria* (mais on pourrait en trouver également avec la *Casina*, le *Truculentus*, le *Pseudolus*, voire les ménandréennes *Bacchides*) : U. E. PAOLI (*Comici latini e diritto attico*, Milan, 1962), p. 25-26 ; 30) a précisément montré l'homogénéité du droit et des mœurs dans l'*Asinaria* et dans les plaidoyers civils du *corpus* démosthénien. J'admets que l'évocation de la puissance d'Athènes puisse se situer au moment où les Athéniens eurent l'illusion d'avoir retrouvé leur grandeur d'antan ; je la placerais plus volontiers après la reconstruction des Longs Murs et la reconstitution du second Empire Athénien, car un roi des Perses guerroyant en Arabie demeure, quelle que soit la mauvaise explication qu'on s'efforce d'en donner, absolument inconcevable après Alexandre. J'avais moi-même, sans trop y croire, mais pour souligner une possibilité fondée sur beaucoup d'indices, proposé comme auteur de l'original du *Persa*